

*Devon 1776*

Le carrosse avançait en cahotant, au pas des chevaux. Le cocher semblait presque endormi. Dans l'habitacle, Louisa répondait par monosyllabe à sa voisine.

- Il est bien entendu que nous retournerons sur le champ à Bristol, si jamais cette espèce de vipère de Mme Ainworthy, était invitée aussi.

- Bien entendu milady, répondit Louisa avec componction.

- Je ne resterai certainement pas une semaine en compagnie d'une personne aussi scandaleuse.

- Vous avez raison milady.

Louisa, répondait mais elle n'écoutait pas vraiment la conversation de sa patronne, demoiselle de compagnie de la baronne douairière Edwina Carpenter. Car depuis qu'elle était à son service, cela faisait presque trois ans, elle avait eu le temps de s'habituer à sa façon de faire. Elle aimait parler, et attendait juste qu'on soit toujours d'accord avec elle. Et Louisa s'efforçait pour un maigre salaire de se conformer à ses vœux.

Elle ne pouvait pourtant pas s'empêcher de soupirer, cette visite chez le comte de Farnsworth, ne lui disait rien qui vaille. C'était la première fois qu'Edwina se déplaçait, depuis que Louisa était à son service, et la demoiselle de compagnie s'en serait bien passé. On allait certainement la reléguer dans une chambre pour domestique, en compagnie de la femme de chambre Eulalie, qui suivait avec les bagages.

- Vraiment je ne comprendrai jamais que cette chère Elizabeth puisse s'entourer de gens aussi vulgaires.

- Oui, milady, continua Louisa, se retenant de bâiller d'ennui.

Lorsqu'un cerf, ou était-ce une biche, traversa la route. Les cheveux effrayés se cabrèrent, sans que le cocher ne puisse les maîtriser à temps. Déjà, ils partaient au galop, sur ce chemin de terre, plein de trous et d'ornières.

- Qu'est ce qui se passe ?... eut juste le temps de demander la baronne, alors qu'elles furent secouées comme des dés dans un gobelet, que déjà la voiture versa.

Les chevaux hennissaient, le cocher, qui était tombé de son siège était un peu groggy.

Louisa fut un bref moment hébétée, et eut une furieuse envie de rire, en voyant sa patronne, sous la banquette d'en face, les pieds en l'air comme une poupée de son. Elle pour sa part était assise sur la portière qui était à moitié renversée sur le sol.

- Ca va milady, demanda-t-elle ?

- Mais non, espèce de sottise, vous voyez bien que ça ne va pas, aidez moi à sortir de cette position ridicule.

Louisa dû fournir beaucoup d'efforts, pour aider sa patronne à prendre une position plus décente, et plus pratique aussi. Elle n'entendit pas le galop d'un cheval qui vint vers eux. Elle essaya de toutes ses forces, à quatre pattes, d'ouvrir cette fichue porte. D'un coup, le verrou céda, et elle se retrouva dehors, à plat ventre.

La première chose qu'elle vit, ce fut des bottes d'homme, à hauteur de ses yeux. Elle se souleva, et des culottes beiges apparurent dans son champ de vision. Et puis le propriétaire, se baissa et dit :

- Etes vous blessée, et l'aidera à se lever.

Il était grand, les cheveux bruns, les yeux gris, et il la regarda fixement. Elle fit de même de son côté. Et les bruits du cocher qui tranquillisait les bêtes, et ceux des oiseaux qui piaillaient gaiement, s'estompaient. Jusqu'à ce qu'une voix un rien acariâtre s'écrie :

- Alors vous m'aidez à sortir, ou vous baillez aux corneilles ?

L'homme se baissa et d'un sourire charmant, porta service à la vieille dame, avec un sourire sur le visage.

Louisa tremblait. Elle ferma un instant les yeux, et essaya de reprendre contenance, avant de se tourner vers la baronne, qui avait mis les besicles, qui pendaient à son cou, sur les yeux, afin de mieux voir le nouveau venu.

- Qui êtes vous ? demanda-t-elle.

L'homme salua la baronne d'une inclination. Il souriait toujours.

- Permettez moi de me présenter, Philip Carter, marquis de Bainbridge.

Déjà la baronne retrouva sa bonne humeur, elle adorait rencontrer des gens de son monde.

- C'est dommage de nous croiser dans une telle situation. Je suis Edwina Carpenter, baronne de Seth.

Le marquis lui fit un baise main.

- Et voici ma demoiselle de compagnie miss Louisa Walter.

Philip se tourna vers la jeune fille, il la regardait avec au coin de la bouche un sourire ironique.

- Enchanté de vous connaître. Puis il regarda à nouveau Edwina, et lui déclara :

- Je vais vous envoyer le maréchal ferrant, car j'ai bien peur que votre essieu soit cassé, et puis aussi une voiture, je vous invite bien volontiers dans ma demeure, jusqu'à ce que les dégâts soient réparés.

Edwina lui rendit son sourire, avant de lui répondre :

- Nous allons rendre visite au comte et à la comtesse de Farnsworth, ils font une partie de campagne.

- Ah ! Alors j'aurai le plaisir de vous revoir, ma propriété voisine la leur, et ils m'ont invités aux réjouissances. J'irai les prévenir et quelqu'un viendra vous chercher.

- Vous êtes bien aimable, jeune homme.

- Mais je vous en prie, répondit Philip. Puis il monta d'un bond sur l'étalon qui l'attendait à proximité, en leur faisant un salut de la main, avant de disparaître.

- Quel charmant jeune homme dit la baronne, en se tournant vers Louisa. Cette dernière était toute pâle, et regarda l'endroit où Philip avait disparu.

- Qu'avez-vous ? demanda la vieille femme.

Louisa fut dispensée de répondre, car au loin, on entendit arriver la voiture des bagages. Après cela, les deux cochers détachèrent ensemble les bêtes, la baronne fustigeait déjà ses employés. Mais Louisa resta en retrait, elle avait subi un choc, elle avait revu Philip.

Après être passé au manoir des Farnsworth, Philip malgré une invitation à prendre le thé, refusa. Il avait besoin de réfléchir, de se retrouver seul. Arrivé à la maison, il se précipita vers son bureau, pour se servir un verre de cognac.

« Mon Dieu, pensa-t-il, qu'est ce qu'elle a changé. » Il ne l'avait pas reconnue au premier abord, il faut dire qu'elle avait dix ans de plus depuis la dernière fois qu'il l'avait vue. Elle avait grandi, elle n'était plus l'adolescente de dix sept ans. Il prit une autre gorgée de son breuvage, en regardant par la fenêtre. Il s'accouda contre la croisée. On ne pouvait pas changer le passé, mais peut-être que le destin lui faisait un signe.

Louisa resta calme pendant qu'ils attendaient les secours. Elle ne parla pas beaucoup, lorsqu'ils arrivèrent au château, et fut soulagée, de pouvoir s'installer dans sa chambre, qui était somme toute confortable, et qu'elle n'avait pas besoin de partager. Elle se déshabilla, et se lava le visage dans un broc d'eau posé sur la commode, puis se regarda dans la glace. Elle avait le regard hagard, et les cheveux en bataille. Elle sortit sa brosse de ses bagages, et commença à se coiffer. Déjà le passé défilait dans sa tête. Mais elle ne voulait pas se rappeler. Elle se laissa tomber sur le fauteuil, et prit la tête dans ses mains, et se mit à sangloter. Le choc de l'accident, et celui de la rencontre, l'avaient submergée. Mais bien vite, elle se reprit. Non elle avait assez pleuré à cause de Philip, elle se leva et prit une autre robe. Puis elle se fit un chignon sévère, avec ses cheveux couleur de miel. Elle pinçait les lèvres. Il ne fallait pas que quelqu'un se doute. « Allons, du courage ma vieille » se dit-elle, après tout le monde ne va pas s'écrouler parce que je l'ai retrouvé. En plus il est marquis, quelle ironie.

Elle passa par la chambre de la baronne, qui était en train de ronchonner après sa femme de chambre. En voyant Louisa elle lui dit :

- Ah ! Vous voilà, nous pouvons descendre prendre le thé.

Louisa suivit sa patronne. Elle appréhendait un peu cette réunion, car elle se demandait si Philip serait là. Heureusement ses craintes furent sans fondement, s'aperçut-elle en entrant dans le salon où quelques personnes étaient déjà rassemblées.

- Ma chère Edwina, les salua la comtesse de Farnsworth, en se dirigeant vers elles, Te voilà enfin. Je n'ai pas besoin de te présenter ma fille Evangelista, ma belle sœur Théodora Dupré comtesse de Coligny, ainsi que Mme Ainworthy.

Edwina pinça les lèvres, elle était contrariée, car bien qu'elle s'attendait presque à rencontrer cette personne qu'elle méprisait, elle n'osa pas déclencher un scandale en repartant sur l'heure. Elle salua donc poliment toutes les personnes. Mme Ainworthy lui rendit un sourire ironique.

Louisa essaya de rester un peu à l'écart, comme il sied à une demoiselle de compagnie, elle pensa subitement que la chance était de son côté. Edwina détestait Mme Ainworthy, et peut-être allaient-elles repartir assez vite, peut-être même dès le lendemain. D'ailleurs pourquoi Edwina n'aimait-elle pas cette femme ? C'était une personne dans la quarantaine, très belle et distinguée, elle semblait s'amuser de la fureur de la baronne, et plus cette dernière essayait de ne pas le montrer, plus elle était mielleuse envers elle. Elizabeth ne s'en rendait pas vraiment compte.

- C'est vraiment dommage que ton séjour ait commencé sous de mauvais auspices, dit-elle à son amie.

- Oui, répondit la baronne, cet imbécile de cocher n'a pas pu maîtriser les chevaux, je me demande à quoi il sert si il n'est pas capable de faire correctement son métier.

- C'est vrai, enchaîna Théodora, les bons domestiques sont de plus en plus rare.

- Mais heureusement, reprit Edwina, nous avons rencontré ce charmant jeune homme, lord Philip Bainbridge.

- Ah ! Le jeune marquis ? reprit Elizabeth, il est charmant, et peut-être, qui sait, qu'Evangelista et lui...

Cette dernière s'écria d'une voix faussement contrite :

- Maman, rien n'est sûr, d'ailleurs, il ne m'a pas encore courtisée.

Elizabeth tapota la main de sa fille.

- Cela ne saurait tarder, je suis sûre que tu lui plais.

Louisa baissa la tête sur sa tasse. Heureusement que les dames ne s'occupaient pas d'elle, car elle avait de plus en plus de mal à jouer son rôle. Une boule s'était formée dans sa gorge. Après tout, il était normal que Philip ait des admiratrices, mais Dieu, que ça faisait mal.

- J'ai entendu dire qu'il avait passé ces dernières années en Amérique, il était officier et faisait partie des troupes de sa majesté qui se battaient pour remettre de l'ordre dans ces colonies. Repris Théodora

- C'est vrai, répondit Elizabeth, n'empêche que les colonies là-bas, on les a perdues. Elle émit un soupir comme si tout cela la navrait profondément.

- En tout cas, continua-t-elle, il est revenu lorsque le marquis de Bainbridge est mort, en laissant un domaine dans un état déplorable. Il faut dire que feu l'ancien marquis, paix à son âme, était un homme qui n'aimait personne, pendant des années, il s'était enfermé chez lui, ne s'occupant de rien. Laisant tout aller à vau l'eau. Il n'avait pas de descendant direct, alors le jeune Philip, qui était le plus proche parent mâle, a été nommé héritier. Il a tout repris en main, il s'est lancé dans l'entreprise corps et âme. Et a présent, il peut recueillir le fruit de son travail.

- Il ne lui manque plus qu'un héritier, remarqua Mme Ainworthy d'un ton ironique, en regardant la jeune Evangelista.

- Oui, n'est ce pas, répondit Elizabeth. Elle regardait sa fille, pleine de fierté, sûre dès à présent que cette dernière saurait gagner l'estime du jeune marquis.

Louisa eut une pointe de regret. Elle aussi avait cru pouvoir gagner l'amour du jeune homme impétueux qu'il était alors, mais il avait préféré l'aventure. Elle soupira.

On parla encore de chose et d'autre, mais Louisa n'entendait la conversation que de loin en loin. Elle se revit le jour de son dix-septième anniversaire. Sa famille n'était pas issue de la grande noblesse, mais juste des Hobereaux. Son père possédait une écurie de chevaux, et le jeune Philip, qui à l'époque n'était pas encore destiné à être marquis, venait visiter le haras. Au départ, il ne faisait que la taquiner, il ne voyait en elle qu'une petite fille. Mais ce jour là tout avait changé. Il était venu avec un petit cadeau, des rubans de satin, et du chocolat. Mais il avait pour la première fois remarqué qu'elle n'était plus une petite fille, mais une femme en devenir. Il lui avait fait un baise main, et oui, en y repensant, elle avait lu ce jour là un instant de désir dans ses yeux, ce fut bref, même si à l'époque elle ne l'avait pas compris.

- N'est ce pas Louisa ? demanda Edwina se tournant pour la première fois vers sa demoiselle de compagnie.

- Oui... Bien sûr, répondit Louisa, qui en réalité ne savait pas de quoi il était question.

Philip était dans son cabinet de toilette, en train de nouer sa cravate. Normalement il aurait dû avoir un valet, mais il n'avait jamais pu s'y résoudre, son sens de l'indépendance, et ses années de militaire l'en avait empêché.

Il faudrait prendre Louisa à part, pensait-il, il voulait savoir pourquoi la jeune fille était devenue une employée. Lorsqu'il rencontra ses yeux dans le miroir, il eut un peu honte. Il avait séduit, puis abandonné une jeune fille innocente, pour courir vers d'autres aventures. Quel jeune imbécile il était à l'époque. Peut-être que maintenant qu'il l'avait retrouvée, il pourrait se racheter.

Louisa n'avait aucune envie de descendre, elle aurait voulu se cacher dans sa chambre, la fermer à clé et faire savoir qu'elle n'était pas disponible jusqu'à leur départ. Malheureusement on ne fait pas ce qu'on veut, et elle fut bien obligée de se rendre chez sa patronne, et de l'accompagner dans la grande salle à manger, où les convives allaient dîner. Louisa soupira. Ah ! Que ne pouvait-elle faire partie des domestiques du commun, qui dînaient à la cuisine. Pour la première fois elle regrettait que son statut lui donne droit à la table des grands.

Heureusement elle était placée assez loin du marquis, et elle commença à respirer. Elle était placée à côté d'un jeune homme du nom d'Evan Hardcastle, qui semblait dévorer des yeux la jeune Evangelista. En face d'elle, le révérend Timothy Boonsboro, qui lui parla longuement de ses années de missionnaire en Indes.

- Elle n'a aucune chance, dit tout à coup Mme Ainworthy, la voisine du révérend, en regardant Evangelista qui minaudait à qui mieux mieux avec son voisin le marquis.

- Il me semble pourtant qu'il est très affairé auprès d'elle, ne put s'empêcher de remarquer Louisa.

- Elle remarquera vite que ce n'est qu'un arriviste, déclara Evan quelque peu dépité que sa belle en préfère un autre.

Mme Ainworthy sourit, comme si elle savait quelque chose que les autres ignoraient.

- Je sais de source sûre que le jeune marquis n'est nullement intéressé par la jeune Evangelista.

Elle avait éveillé la curiosité de ses voisins, qui se penchèrent avec intérêt au-dessus de la table comme pour écouter un secret.

- Il paraît qu'il n'a d'intérêt que pour les blondes. D'ailleurs, vous ma chère auriez plus de chance que cette chère enfant qui as des cheveux aussi noirs qu'une aile de corbeau.

Louisa rougit un peu, est-ce que la perspicace Mme Ainsworthy, avait remarqué l'attention qu'elle portait à Philip ?

- Et d'où vous vient une telle certitude ? demanda Timothy.

- Lorsqu'il a été démobilisé, et de retour en Angleterre, le jeune marquis, qui n'avait pas encore son titre, a eu, disons-le, une vie assez agitée. Il se trouve que j'ai été dans la capitale, à l'époque où il sévissait, et j'ai eu nombre d'écho sur ses... bonnes fortunes. Et là, j'ai remarqué qu'il avait une prédilection pour les blondes.

- Qui juge autrui sera jugé, dit sentencieusement le révérend.

- N'empêche reprit la dame, que je sais ce que je sais, et je parierai mon dernier cent que la jeune Evangelista n'a aucune chance de conquérir le jeune marquis de Bainbridge, et ce disant il sembla à la jeune fille qu'elle lui fit un clin d'œil.

A partir de là, Louisa eu beaucoup de mal à suivre les conversations diverses de ses voisins, elle se posa des questions à n'en plus finir. D'abord, est-ce que Philip préférait les blondes à cause d'elle, où l'avait-il séduite parce qu'elle était blonde ?

Après le dîner, elle fut bien contente d'aller dans le petit salon rose, avec ces dames. Mais bien vite elle recommença à s'ennuyer, les propos étaient tellement futiles. Et puis elle avait sommeil, un long voyage suivi d'un accident, et le choc des retrouvailles. Elle soupira, puis essaya de retenir un bâillement.

Enfin, la baronne se retira, donnant la permission à sa demoiselle de compagnie d'aller également se coucher. Elle ferma la porte de sa chambre, soupira de contentement, et se dirigea avec sa bougie vers sa table de nuit. Elle faillit laisser tomber le lumignon, lorsqu'elle le vit assis sur son lit... Philip.

- Comment as-tu fais pour entrer ?

- J'ai graissé quelques pattes, et je suis passé par l'escalier de service.

- Comment peux tu me faire une chose pareille, tu vas ruiner ma réputation.

- Non, les domestiques ne vont rien dire, je leur ai promis un plus s'il savent se taire.

- Que veux tu ?

- Je suis venu car je savais que tu allais faire des pieds et des mains pour m'éviter, alors, aux grands maux les grands remèdes. Je voulais à tout prix m'expliquer avec toi.

- Il n'y a rien à expliquer, répondit Louisa en posant la chandelle sur la table, et en croisant les bras. Je veux juste que tu sortes de cette chambre, et aussi de ma vie.

- Je ne peux pas, répondit-il en se levant d'un bond, et en se mettant face à elle.

- Ecoute tu as fait ton choix, ne revenons pas la dessus.

- Je sais que je t'ai fait de la peine en te quittant, mais j'avais besoin de partir, de connaître le monde, si j'étais resté je t'en aurais voulu et notre couple en aurait souffert.

- Depuis combien de temps es-tu de retour ?

- Deux ans.

- Ah ! Et tu n'as pas trouvé un moment pour venir me voir, puisque tu étais bourrelé de remords ?

- Tu avais complètement disparu, personne ne savait où tu étais. Dis-moi ce qui s'est passé, pourquoi es-tu gouvernante ?

- Tu veux savoir ? Après ton départ, mon père a appris que toi et moi ce n'était pas quelque chose d'inoffensif, car Hélène Carington est allée lui raconter qu'elle nous avait vus quand nous nous rencontrions dans le petit pavillon du bois.

Philip pâlit et prit Louisa dans ses bras, mais cette dernière s'arracha de cette étreinte et alla vers la fenêtre. Elle ne voulait plus le regarder, c'était une trop grande souffrance.

- A quoi t'attendais tu, tu l'as laissée tomber pour moi, elle s'est vengée, et bien vengée. D'ailleurs elle a réussi plus fort, elle a épousé mon père et par la même occasion m'a fait chasser de chez moi. Je suis partie lorsque j'ai su ne pas être enceinte.

- Non ! s'exclama Philip.

- Oh ! Si, dit-elle en le regardant enfin dans les yeux, j'ai vécu six semaines d'angoisse alors que toi tu voguais quelque part sur l'atlantique, à la poursuite de tes rêves.

- Est-ce que tu me pardonneras un jour ?

- Non ! Jamais et maintenant va t'en.

- Je te jure que je me rachèterai, fais moi confiance.

Elle tremblait des pieds à la tête, elle entendit dans son dos la porte s'ouvrir et se refermer doucement.

Et puis comme un barrage qui se rompt, elle commença à sangloter. Elle se jeta sur son lit, et la misère de ses dernières années refit surface. Comment pourra-t-elle lui pardonner, alors qu'il était de retour bien trop tard.

Philip réussit à se faufiler dehors, il était bouleversé, jamais il n'aurait cru que la décision prise dix ans plus tôt, allait avoir de telles conséquences.

Il avait été jeune et insouciant, essayant son pouvoir sur les femmes. Hélène Carington était l'une d'elles, une veuve, très séduisante, de cinq ans son aînée, il avait aimé à l'époque passer avec elle d'agréables moments, mais il s'était vite rendu compte qu'elle était méprisante, égoïste, et dominatrice. Et puis il s'était découvert pour Louisa une attirance qui l'avait déstabilisé. Oh ! Il avait essayé de se battre contre ces sentiments qui le submergeaient, mais il avait perdu le combat contre lui-même. Et puis, il y eut ce jour d'été où il l'avait rencontrée dans les bois, la jument de la jeune fille avait un caillou dans le sabot. Il était descendu de cheval pour lui venir en aide, et puis sans qu'il s'en rende compte elle était dans ses bras, et il l'embrassait. A présent en repensant à tous ces événements, il savait avec certitude, que déjà à cette époque, elle devait ressentir pour lui une grande passion, sinon elle n'aurait jamais consenti à le rencontrer en cachette dans ce pavillon de chasse.

Philip ferma les yeux, et revit comme si c'était hier, la première fois où il s'était laissé aller à l'amour, avec elle. Elle était si belle, sa peau semblait aussi douce que de la soie, et dorée par endroits car elle vivait beaucoup dehors. Et puis ses seins, faits juste pour ses mains. Elle avait pleuré après la première fois, et il en avait été désarmé. Mon Dieu que tout cela était loin.

Mais il avait eu ses rêves, depuis tout jeune sa vocation avait été de porter l'uniforme et d'aller dans les colonies servir son pays. Il y avait tant de choses à découvrir tant d'aventures à vivre. Peut-être aussi ne voulait-il pas, à l'image de son père, devenir un propriétaire terrien qui vivait sans surprise. Il était parti. Philip arriva en vue de son manoir, déjà le lad se précipita vers lui pour prendre les rennes du cheval. Le marquis grimpa les marches du porche et entra dans son bureau. Il se versa un verre de porto, avant de se laisser tomber dans un fauteuil. A nouveau les images du passé l'envahissaient, comme la marée envahit la plage, inexorablement.

Il avait reçu le matin la réponse à sa demande pour aller dans un régiment dans les colonies. Deux jours plus tard il devait être à Plymouth. Plein de joie, il était allé voir Louisa, il lui avait parlé de ses rêves et de ses espérances. Mais il fut surpris quand elle ne jubila pas avec lui. Mon Dieu qu'est ce qu'il était égoïste. Elle avait pleuré, il l'avait prise dans ses bras, lui promettant de lui écrire souvent, et de la faire venir lorsqu'il serait sûr de son assignment. Elle lui avait dit entre deux sanglots, qu'elle ne voulait pas quitter l'Angleterre, qu'elle n'avait aucune envie d'aller dans le nouveau monde qui lui faisait peur.

Avec l'insouciance de la jeunesse et une bonne dose d'inconscience, il avait pensé que tout finirait par s'arranger.

Il lui avait écrit, c'est vrai, mais elle n'avait jamais répondu. Au fil du temps, il avait pensé qu'elle avait rencontré un autre, puis il s'était jeté dans son métier. Et là, il s'était rendu compte qu'il avait lâché la proie pour l'ombre. Les américains ne voulaient pas d'eux, il y avait eu des conflits dans tous les sens. Il avait vu des amis mourir, et il avait rencontré des

gens qui le haïssaient à cause de son uniforme. Cela l'avait fait mûrir il est vrai, et à son retour il n'était plus le même jeune homme arrogant que lorsqu'il était parti.

Philip vida son verre d'un coup, il avait envie de le jeter contre le mur. A son retour il s'était précipité au haras des Walter. Mais il avait été vendu, il avait appris que le père de Louisa, criblé de dettes, s'était résigné à le céder, et à se retirer en Ecosse. Mais nul ne savait où. Ah ! Revoir Louisa, cela avait été son but, car un reste d'espoir avait subsisté en lui. Peut-être qu'elle était encore célibataire, où alors déjà veuve. Mais là aussi, personne ne put lui dire où elle avait disparu. La mort dans l'âme il était retourné à Londres, se jeter dans les plaisirs de la vie. Il s'était rendu compte assez rapidement que cette existence aussi, était vide et creuse. Et puis il était devenu marquis, et là il avait découvert que la vie qu'il avait voulu fuir lui convenait parfaitement.

Philip soupira. Il avait gâché sa vie, et peut-être aussi celle de Louisa. Mais il allait se racheter, il allait faire ce qui était nécessaire pour reconquérir celle qui n'avait jamais cessé de vivre au fond de son cœur.

Louisa se leva le lendemain dans un état lamentable, pourquoi le hasard était-il aussi cruel avec elle, lui faisant revoir celui qui l'avait abandonnée. Ah oui, se dit-elle en s'habillant, il était parti à toute vitesse le beau jeune homme, et s'était dépêché de l'oublier. Elle avait attendu pendant longtemps des lettres de lui alors qu'elle vivait avec les reproches constants de son père. Et puis elle avait eu du retard. Pendant des jours elle avait tremblé, et secrètement espéré, avant de savoir. Le jour où elle avait su avec précision qu'elle n'allait pas devenir mère, elle avait pleuré ce qui lui restait de larmes. Peut-être parce qu'elle n'allait pas avoir de souvenir vivant de l'homme qu'elle aimait plus que sa vie. Peut-être aussi, parce qu'elle savait confusément qu'elle n'aurait jamais d'enfant puisque le seul dont elle en voulait était parti sans retour. Non, pas sans retour, se dit-elle en attachant les cheveux, puisqu'il était revenu. Mais cette fois-ci, elle n'allait pas lui tomber dans les bras, elle ne pouvait pas faire la même erreur qu'il y a dix ans. Non, la confiance était à jamais morte, et elle devait continuer de vivre sans lui.

Lorsqu'elle alla retrouver la baronne, cette dernière était en train de houspiller comme à son habitude sa femme de chambre.

- Ah ! Vous voilà Louisa, l'accueillit-elle d'une voix excédée, figurez vous qu'aujourd'hui nous allons participer à un pique nique.

- Il fait beau, c'est le temps idéal, lui répondit sa dame de compagnie.

- Bah, je n'ai jamais compris pourquoi des personnes saines de corps et d'esprit allaient se mettre par terre pour manger, et en plus dehors ça n'a aucun sens.

- Oui, vous avez raison, sans compter les insectes.

- En plus, je suis sûre qu'il va y avoir du vent, les chapeaux vont s'envoler les coiffures se défaire, vraiment quelle idée, d'organiser pareilles choses.

- Resterons-nous donc au château ? demanda Louisa pleine d'espoir ?

La baronne soupira, avant de répondre :

- Non, malheureusement Elizabeth ne comprendrait pas si je refusais.

- Vous n'avez qu'à lui dire que vous avez la migraine, dit Louisa, qui pour la première fois en trois ans osa faire une proposition à sa patronne.

- Vous n'y pensez pas, s'exclama cette dernière, les autres et surtout cette Mme Ainworthy, vont croire que je suis de nature fragile. Ah ! Non je ne vais pas leur faire ce plaisir.

- Bien, répondit Louisa d'une voix lasse. L'espace d'un moment, elle avait espéré trouver un répit, car elle connaissait Philip, il n'allait pas baisser les bras aussi vite.

- Faites en sorte qu'un domestique amène une chaise au lieu de ce rendez vous, je n'ai aucune envie de m'asseoir par terre, et de me ridiculiser en ne pouvant plus me lever.

- Je m'en occupe tout de suite, dit-elle.

Puis elle sortit en fermant la porte doucement. Elle s'appuya un instant contre le battant. Déjà maintenant elle se sentait épuisée, à l'idée de la journée qui l'attendait. Puis elle prit une grande respiration et partit s'occuper du siège.

Le temps était merveilleux, il faisait un soleil radieux, et la campagne environnante se déclinant dans tous les tons de vert. L'endroit du pique nique se trouvait dans une charmante clairière, qu'Evangelista avait choisie pour support de plusieurs de ses aquarelles.

Les domestiques étaient venus pour préparer l'endroit en semant des coussins et des couvertures sur le sol, recouvrant et écrasant l'herbe et les fleurs.

Louisa avait réussi à faire installer une chaise rembourrée, avec des accoudoirs, sous l'ombre d'un chêne centenaire. Mais même en voyant cela, la baronne ronchonna.

- Ce dossier est trop haut, et le bois trop dur, je vais avoir mal au dos.

Louisa lui mit un coussin sur les reins, mais elle continuait à grogner. La jeune fille la laissa faire, sans vraiment écouter, elle savait quand les choses ne se passaient pas comme elle voulait, la baronne trouvait toujours matière à réclamer.

Les invités arrivèrent à pieds, à cheval et pour certains dans des landaus. Les dames avaient laissé leurs tournures au château, et portaient des robes aux couleurs chatoyantes, les perruques aussi étaient restées dans leurs boîtes. Ici et là on voyait des ombrelles et des mains qui faisaient virevolter des éventails.

- Manger avec les doigts, si ce n'est pas malheureux ça, disait la baronne qui grignotait un morceau de poulet en gelée, tout en essayant de ne pas se salir, ce qui était impossible, quelques morceaux tombaient sur ses genoux ou sur le décolleté de sa robe.

Louisa était assise à côté d'elle, de telle façon qu'on ne puisse pas la voir. Elle voulait rester cachée, n'ayant aucune envie de soutenir une conversation avec qui que ce soit.

Elle vit venir Philip, lorsque Evangelista, au mépris des convenances, l'accueillit par force démonstrations. Il lui baisa la main, puis il regarda autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un. Louisa se cacha plus encore, derrière la chaise de la baronne, elle observait Philip de loin. Et puis malgré le mal qu'elle s'était donné, il la découvrit, et lui sourit. D'un pas martial il se dirigea dans leur direction.

- Mes hommages, madame la baronne, lui dit-il en la saluant. Evangelista le suivait comme un petit chien.

- Quel plaisir de vous revoir, cher marquis ! s'exclama la baronne, assez flattée que ce bel homme choisisse de s'installer en sa compagnie.

- Comment allez vous depuis l'autre jour reprit-il ?

- Oh ! Ne m'en parlez pas, s'exclama Edwina heureuse de pouvoir laisser libre cours à ses récriminations.

Philip regardait Louisa, il ne lui parlait pas, mais son regard était chaud. Il se passait quelque chose entre eux, tandis que la baronne continuait à égrener toutes les tracasseries qu'elle devait subir à cause de l'incompétence de ses domestiques.

- Cher Philip minauda Evangelista, lorsque la baronne s'arrêta un moment pour reprendre haleine, parlez nous de vos aventures dans les colonies.

Philip fut forcé de se tourner vers la jeune fille. Il se laissa tomber au pieds d'un arbre, pour se trouver juste en face de son ancien amour.

- Il n'y a pas grand-chose à dire, je suis parti la fleur au bout du fusil, croyant vivre des jours exaltants, et je me suis retrouvé en pleine révolution. Le peuple nous détestait, et le mal du pays nous démoralisait.

- N'avez-vous pas laissé là-bas quelqu'un que vous aimiez ? reprit la jeune curieuse, qui tenait à savoir si elle avait une rivale quelque part.



A nouveau Philip tourna son regard vers Louisa, cette dernière l'air de rien, se mit à manger des cerises, en essayant d'avoir l'air de ne s'intéresser qu'à la nourriture.

- Non, répondit enfin Philip, je n'ai pas laissé un cœur brisé en Amérique, mais j'en avais laissé un en Angleterre. Et je ne l'ai jamais oublié.

Louisa avala avec difficulté, sans qu'elle le veuille, elle se sentait touchée par ce que Philip lui disait. Mais elle se rappela les jours où elle l'avait attendu, et les nuits où elle pleurait. Non elle ne se laisserait pas embobiner par de belles paroles.

- Et certainement qu'elle n'a pas attendu votre retour, lui fit remarquer la baronne, qui ne voulait pas être en reste.

- Non elle ne m'a pas attendu, mais je suis resté absent si longtemps.

- Certainement qu'elle est mariée et a plusieurs enfants renchérit Evangelista.

Philip prit une pomme, et mordit dedans, le jus coula doucement au coin de sa bouche, et d'un coup de langue il l'effaça. Louisa était fascinée, il sourit de toutes ses dents. Tandis que l'autre jeune fille fulminait en silence. Qu'est-ce qu'il lui trouvait, à cette demoiselle de compagnie ? Non vraiment elle n'était même pas jolie, et sa mise, quelle horreur, et la couleur grise de sa toilette, qui lui donnait un air cadavérique. Et ce chignon serré qui ne lui seyait pas du tout, et en plus elle devait avoir au moins trente ans.

- Non répondit enfin Philip, elle ne s'est pas mariée, mais elle ne m'a jamais pardonné mon départ.

- A mon avis reprit la baronne, vous devriez vous tourner vers une autre femme, après tout vous avez un titre, et vous devez le perpétuer en produisant des héritiers.

Evangelista regarda le marquis, elle prenait des poses pour qu'il puisse voir sa silhouette avantageuse.

- M'est avis que notre marquis a d'autres projets, dit tout à coup Mme Aindoworthy, qui s'était installée non loin de là.

Aussitôt la baronne foudroya la femme d'un regard glacial.

- Je crois qu'il est de la responsabilité de tout noble de faire son devoir, et je suis certaine qu'il ne va pas y manquer.

Philip regarda les deux adversaires, l'une avec le visage rouge de colère, et l'autre qui avait un sourire ironique.

- En réalité mesdames vous avez raison toutes les deux.

A ce moment là les trois femmes regardèrent intensément le marquis, attendant qu'il leur fasse des révélations. Louisa fut la seule à admirer le vol d'un papillon sur une fleur. Mais elle ne perdit pas un mot.

- J'ai l'intention de convoler en juste noce bien entendu, mais avec mon amour perdu.

- Mais si elle ne veut plus de vous, dit Evangelista, qui voyait déjà ce beau parti lui échapper.

- Elle m'en veut c'est vrai. Mais je vais lui prouver que je l'aime encore, que je regrette de l'avoir abandonnée, et que nous pourrions tout recommencer.

- Peut-être qu'elle n'a plus confiance en vous, dit alors Louisa. Après tout, dix ans c'est long, elle a eu le temps de se remettre d'un chagrin d'amour.

- Oui peut-être répondit-il, et son regard fut encore plus intense. Mais un amour comme le nôtre ne meurt pas aussi facilement. Et s'il est demeuré dans mon cœur, il a survécu dans le sien.

Pendant un moment on n'entendit plus que les conversations lointaines des voisins, le bourdonnement des abeilles, et le chant des oiseaux. La baronne et Evangelista sentaient bien que quelque chose leur échappait, tandis que Mme Aindoworthy souriait d'un air entendu.

- Je vous souhaite beaucoup de chance à sa reconquête.

- Merci, j'en aurai bien besoin.

A ce moment là, une abeille vint piquer la baronne, et il y eut des gémissements à ne plus finir, et Louisa put retourner au château à son grand soulagement.

Pendant les deux jours qui suivirent, elle ne vit pas beaucoup Philip, et elle était déchirée entre deux sentiments contradictoires. D'un côté le soulagement, et de l'autre il lui manquait. La baronne faisait une petite sieste, et c'était le moment ou jamais de sortir dans le jardin, prendre un peu d'air frais. Elle s'assit sur un banc, et admira l'infinie variété de roses qui embaumait l'endroit. Elle se demandait si un jour elle retrouverait la sérénité qu'elle avait eue lorsqu'elle était encore jeune, et qu'elle galopait cheveux au vent. Et puis quelqu'un s'assit à côté d'elle. En tournant la tête, elle fut surprise de voir Evangelista.

- Je voulais vous parler, lui dit la jeune fille.

- Ah oui, à quel sujet ?

- Au sujet du marquis vous le savez bien. Je ne sais pas ce qu'il vous trouve, mais je veux que cela cesse. Il est à moi, vous avez compris, et j'ai les moyens de vous rendre la vie intenable si vous persistez à l'aguicher.

Louisa se mit à rire.

- Moi l'aguicher ? C'est vraiment la dernière chose que je fais. D'ailleurs je ne l'ai plus revu depuis le pique nique.

- Oui mais c'est parce que j'ai fait en sorte de vous éloigner.

- Mais vous croyez sérieusement que vous pourriez l'empêcher de me voir, si la fantaisie lui en prenait ?

- Il ne se rend pas encore compte, mais j'arriverai à le séduire. De toute façon, il ne voit en vous qu'une aventure, vous n'êtes qu'une demoiselle de compagnie, sans le sou, pas un parti intéressant.

Louisa souriait, cette petite capricieuse l'amusait plus qu'elle ne la vexait.

- Alors pourquoi venez vous m'en parler ?

- Parce que j'ai l'impression que vous savez des choses sur son passé, et sur cette femme qu'il aimait.

- En effet, je connais la femme qu'il aimait, mais elle n'existe plus.

- Vous mentez, mais je ferai en sorte que l'on vous renvoie d'où vous venez.

Et ce disant, elle se leva pour partir, et Louisa la regarda s'éloigner. Puis elle soupira. Que la vie était difficile. Elle n'avait pas trop peur de perdre cet emploi, car la baronne malgré ses divers défauts, ne ferait pas une chose pareille.

Mais la paix du lieu était rompue, alors Louisa se leva pour voir si sa patronne n'avait besoin de rien.

Ce soit là il y avait un bal de prévu, c'était le dernier jour, et la baronne avait fait comprendre à Louisa que sa présence n'était pas souhaitée.

- C'est votre soirée de libre essayait-elle de dire pour arrondir les angles, car quelque part elle n'aimait pas se faire forcer la main, mais lorsque son amie Elizabeth était venue lui demander de ne pas autoriser la demoiselle de compagnie à assister à cet événement, elle n'avait pas eu d'autre choix.

Louisa était plutôt soulagée, une corvée de moins pour elle. Elle répondit donc en souriant :

- Oui vous avez raison, je vais pouvoir lire et refaire quelques petits travaux d'aiguille que j'ai grandement négligés ces derniers temps.

- C'est ça, dit la baronne, alors que Louisa se dirigeait vers la porte. Mais la jeune fille s'arrêta et tourna la tête, lorsque Edwina lui dit :

- Louisa !... Je voulais vous dire... euh, vous êtes à mon service depuis trois ans. Et... Bon je sais que je n'ai pas toujours bon caractère mais... Enfin vous savez comment c'est. Je voulais juste vous dire que vous êtes la meilleure de toutes les demoiselles de compagnie que j'ai eues, et je ne sais pas ce que je ferais sans vous.

A ces mots, des larmes montèrent aux yeux de Louisa. Elle avait vécu tellement d'années seule et repliée sur elle, sans personne qui l'aime où qui ait seulement besoin d'elle.

- Merci madame, répondit-elle d'une voix émue, et elle sortit de la pièce. Elle monta dans sa chambre, le cœur un peu plus léger. Allez se dit-elle, la vie peut encore nous réserver des surprises.

Philip était entré dans la grande salle de bal. Et déjà il cherchait des yeux la seule personne qu'il avait envie de voir. Mais elle n'était nulle part.

Evangelista, par contre, était plus présente que jamais.

- Aujourd'hui, c'est la dernière soirée de nos invités, après cela ils vont tous repartir, lui disait la jeune fille.

- Toute cette animation ne va-t-elle pas vous manquer ?

- Oh ! Non, la seule personne qui m'intéresse ne partira pas loin. En disant cela elle regarda Philip d'un air énamouré.

« M'est avis que la seule personne qu'elle aime c'est elle-même » Pensa Philip, quelques peus déçu de ne pas voir Louisa.

- J'ai l'impression qu'il manque quelqu'un dit-il soudain.

- Non tout le monde est là, répondit la jeune fille d'un air ingénu.

- Je n'ai pas vu la dame de compagnie de la baronne, reprit Philip qui scrutait à nouveau la salle.

- Oh ! Vous savez, après tout ce n'est qu'une employée, elle n'a pas besoin d'être présente à toutes les manifestations.

Philip sentait la colère monter en lui, et la patience qu'il avait toujours eue à l'égard de cette petite capricieuse commençait sérieusement à s'évaporer.

- Elle n'est pas seulement une employée, à ce que j'ai compris. D'ailleurs elle vient d'une famille de la petite noblesse.

- Vous la connaissez n'est-ce pas ? lui dit Evangelista pleine de ressentiment.

- Oui je la connais, je la connais même très bien.

- C'est elle ! s'exclama la jeune fille, cette femme que vous avez abandonnée.

- Oui c'est elle, répondit-il d'une voix un peu triste.

- Mais elle ne veut pas de vous j'en suis sûre.

Philip regarda la jeune fille, et il ne voyait en elle qu'une enfant gâtée qui se voyait refuser pour la première fois quelque chose qu'elle convoitait.

- Il n'y aura jamais, dans ma vie, une autre femme qu'elle. Puis il la laissa seule dans son coin, sonnée par cette affirmation péremptoire. Non ce n'était pas possible, que cet homme préfère une employée de rien du tout à elle, la fille du comte de Farnsworth, qui avait tant et tant d'admirateurs. Elle avait envie de taper du pied, de crier, mais elle se reprit. Après tout, demain cette demoiselle partirait. Peut-être qu'après un laps de temps elle réussirait quand même.

Louisa avait essayé de lire, mais elle ne pouvait pas se concentrer sur l'histoire. Elle avait posé le livre, et pris son ouvrage, en essayant tant bien que mal de se concentrer sur les petits points qu'elle devait faire pour dessiner une rose sur le tissu. Mais rien à faire, elle était trop nerveuse. Elle s'assit devant la fenêtre, en regardant la lune qui éclairait le paysage de ses rayons blancs. Il faisait venteux, certainement qu'il y avait un orage dans l'air. Au loin on l'entendait gémir, s'engouffrer sous les grands arbres du parc, et secouer leurs branches.

Elle avait réfléchi depuis qu'elle avait revu Philip, devait-elle prendre le risque de se laisser convaincre par le jeune marquis ? Après tout, elle avait beaucoup changé, marquée par les épreuves de ces dernières années. Donc il était possible après tout qu'il ait changé aussi. Elle soupira. Pourquoi se casser la tête, demain est un autre jour, et elle se leva de sa place, mit sa chemise de nuit et se coucha. Elle entendait la musique qui montait doucement de la salle de bal, et elle se laissa bercer par les bruits divers. Sans s'en rendre compte, elle s'endormit.

Dans le couloir on avait mis un chandelier sur un petit meuble, pour que les invités puissent retrouver le chemin de leur chambre. Le vent avait soufflé si fort, qu'il avait ouvert d'un coup la fenêtre, et le battant renversa les chandelles sur le bord du meuble. Elle s'éteignirent presque toutes, il n'y en eut qu'une qui sembla mourir, mais qui reprit de la vigueur lorsqu'un bout de mousseline du rideau vint la frôler. La flamme monta, et bientôt les voilages s'embrasèrent, et le tapis prit feu à son tour. A une vitesse grandissante, le feu prit possession du couloir. Déjà le parquet craquait sous ses assauts, commençant par attaquer la première porte.

Philip ruminait dans son coin, il regardait le grand escalier où aurait dû descendre sa bien-aimée. Et puis il renifla, aucun doute ça sentait la fumée. Et déjà une émanation noire remplissait l'étage supérieur. Les gens se rassemblèrent, les domestiques arrivaient en courant. Philip ne réfléchit pas, un pressentiment le taraudait. Son amour était en danger. Vite il fallait faire quelque chose. Il arriva dans le couloir. Les flammes étaient hautes, et attaquaient la porte en chêne tout au bout. Le jeune marquis entra dans la première chambre, et prit le premier broc d'eau qui tomba dans ses mains. Puis il se précipita. Son instinct lui criait que c'était ici que se trouvait Louisa. Il versa l'eau sur les flammes. Déjà les domestiques étaient à côté, essayant de combattre le feu en tapant dessus avec des couvertures. En mettant son bras devant son visage, Philip entra dans la chambre. Louisa était là, elle était aussi immobile qu'une statue, nul souffle ne semblait sortir de son corps. La fumée avait envahi la pièce, et Philip toussa plusieurs fois. Il prit Louisa dans ses bras et partit en courant avec elle. Autour de lui il y avait des cris, des invectives, chacun essayait de combattre l'incendie. Mais lui ne pensait qu'à une chose, la mettre à l'abri. « Pourvu que je ne sois pas arrivé trop tard, elle ne doit pas mourir, pas maintenant que je l'ai retrouvée. » Des larmes coulaient le long de ses joues alors qu'il se précipitait en bas. Lorsqu'il arriva dans la salle de bal, il la posa sur un sofa.

- Mon Dieu elle est morte s'exclama la baronne.

- Ne meurs pas mon amour répétait Philip, la voix enrouée, tout en caressant ses cheveux. Reste avec moi, nous serons si heureux ensemble.

Tout le monde c'était tu, l'émotion était à son comble, lorsque enfin Louisa se mit à tousser. Philip la serra dans ses bras, puis il se tourna vers l'assemblée, et dit :

- Je l'emmène avec moi.

Aussitôt dit aussitôt fait, il sortit avec son fardeau dans les bras.

Louisa avait ouvert les yeux, elle se sentait perdue, qu'était-il arrivé ?

- Où m'emmènes tu ? eut-elle la force de lui demander.

- Là où est ta place, dans ma maison, dans mon cœur. Et tu y resteras toujours.

Louisa ferma les yeux, ah ! Que ces paroles étaient une douce musique dans ses oreilles.

L'assemblée était hébétée par le tour que prenait la soirée.

- Il ne peut pas faire ça, c'est contre toutes les convenances s'exclama la baronne. En regardant le marquis s'éloigner avec sa dame de compagnie.

- Mais si il peut le faire, lui répondit d'une voix douce Mme Ainworthy, c'est la force de l'amour qui lui en donne le droit.

La baronne se tourna vers cette femme qu'elle détestait. Elle se souvint de sa peine lorsque l'homme qu'elle aimait avait préféré cette dernière. Oui, l'amour est plus fort que tout, et pour la première fois depuis trente ans elle n'en voulait plus à sa rivale. Elle la regarda et dit :

- Oui vous avez raison, l'amour est plus fort que tout.

FIN